

## POÉSIE

HOMMAGES DU NOUVEL AN

Au cadran semé d'or où nous comptons les heures  
L'aiguille en son chemin s'arrête lentement ;  
Et le timbre à son tour égayant nos demeures,  
Semblable au nouveau-né gazouille doucement.

Et Décembre vieilli sous sa robe d'hermine  
Expire sur le givre aux reflets argentés,  
Tandis qu'à l'horizon, qui là-bas s'illumine,  
Naissent du nouvel an les premières clartés.

Roses dans leurs berceaux les enfants qu'on éveille,  
Près de l'âtre brillant viennent s'asseoir en rond,  
Et décrivent entre eux, doucement à l'oreille,  
Les multiples jouets que bientôt ils auront.

Soudain ces gais propos de l'enfance rêveuse  
Font place au bruit léger d'un pas sourd résonnant,  
Et le père aux regards de la troupe joyeuse  
Dans la porte qui s'ouvre apparaît rayonnant.

Et la main grande ouverte au-dessus de leurs têtes,  
Il implore d'en haut le pouvoir paternel,  
Afin que l'avenir, si prodigue en tempêtes,  
Soit pour eux ici-bas un printemps éternel !

Se dérobant ensuite à leurs vives caresses,  
Il retire d'un meuble où se fixent les yeux  
De splendides hochets, que rougissant d'ivresses  
Ils contemplant debout, muets et curieux.

Dans la salle soudain l'écho tout fantastique  
Répète la rumeur d'un monde de cadeaux :  
Du lourd cheval de bois au long col élastique  
Qu'on apostrophe avant de monter sur son dos,

Jusqu'au Tambour-major menaçant d'une épée  
Un soldat de carton au glaive de fer blanc ;  
Sans oublier aussi la bavarde poupée  
Que la fille avec soin couche dans son lit blanc ;

Et cette horreur sans nom que le bébé convoite  
Et fit pâlir, enfants, nos terribles aïeux :  
Ce bonhomme à ressort qu'effrayant d'une boîte  
On voit tout droit sortir et nous sauter aux yeux !

Mais pourquoi peindre, enfants, tant de choses splendides,  
Sans songer qu'un beau rêve au toit de l'orphelin  
Les fit seul rayonner à ses regards candides  
Pendant que vous dormiez sous vos rideaux de lin.

Partageant sans rougir les miettes de vos tables,  
Accourez voir chez lui comme on souffre ici-bas ;  
Laissez aux hommes faits leurs haines implacables :  
Vous êtes trop petits pour être des ingrats.

A genoux sur le sol de la triste chaumière,  
Avec lui demandez, en ce jour solennel,  
Que les hommes, rendus à leur splendeur première,  
Professent l'un pour l'autre un amour fraternel ;

Demandez que le mal ici-bas disparaisse,  
Rendant à la vertu sa place à nos foyers ;  
Afin que nous puissions en combattant sans cesse  
Reconquérir des cieux les immortels lauriers !

Et si les doux accents de vos voix de mélange  
Obtiennent du Très-Haut que toujours parmi nous  
Règne pendant l'année une paix sans mélange,  
Nous vous bénirons tous en baisant vos genoux !

PHILÉAS HUOT.

St-Roch de Québec, 1er janvier 1882.

LES  
RÉVOLTES DE SIMONE

PAR

ANDRÉ MOUEZY

XIV

(Suite)

Retrouvant dans le comte d'Assy l'homme qui perdait son existence après avoir désolé celle de Simone, sa première inspiration, celle qui répondait le mieux à sa colère furieuse et à ses secrets desirs, fut de courir à lui, de lui jeter à la face sa douleur et son mépris, et de l'écraser comme un reptile mal-faisant. La réflexion l'arrêta.—Il est deux sortes de courage : l'un, le faux, agite des grelots et secoue des paillettes, il a besoin de l'excitation et des applaudissements, il menace et promet beaucoup ; rarement il agit.

L'autre, le vrai courage, mesure froidement le péril, consulte sa raison, et non sa passion. Il se fait, réfléchit et agit.

Richard avait un vrai et tranquille courage, centuplé, à l'heure présente, par son dédain absolu de la vie. Provoquer Roger et le tuer en s'exposant à ses coups lui semblait facile et très doux ; mais, dans les ténèbres douloureuses où il se tordait, un seul homme pouvait encore faire briller la lumière, et cet homme, c'était Roger. Que faire, alors ? Implorer ? Et de quelle manière ? Tout dépravé qu'il le supposait, Richard pouvait difficilement croire que le comte restât sourd à son appel désespéré ; mais la moindre démarche tentée près de lui, tout incertain qu'elle fût, avait une apparence d'enquête qui répugnait extrêmement au jeune homme. La seule pensée qu'il pouvait, par cette défiance, mettre une tache au front de Simone lui donnait des sueurs froides et lui rendait toutes ses hésitations.

Restait la menace ; cette ressource dernière, d'arracher, en risquant sa vie, la lettre de Simone au calomniateur. C'était bien pour le monde. Pour lui, n'était-ce pas éterniser sa souffrance ? Incertain et malheureux comme il ne l'avait jamais été, tué par cette inaction plus cruelle qu'un cheval de tortures, Richard partit pour Paris sans plan positif, avec ce calme du désespéré que rien n'arrête et que rien ne surprend, puisque, d'avance, il est préparé à tout.

Et de fait, entre les mains du comte d'Assy, le bonheur de Richard était aussi en sûreté que peut l'être un agneau couché vivant sous la griffe d'une panthère assoupie. Cela ressortait jusqu'à l'évidence de la force des choses, et de la différence des caractères. Roger n'était pas né méchant. Il ne l'était pas encore peut-être ; il était seulement égoïste, de cet égoïsme féroce et tranquille, qui n'a jamais eu d'autre objectif que lui-même. Avec cela, vaniteux jusqu'à la folie, et n'ayant jamais donné d'autre but à sa vie que d'acquiescer et de conserver cette suprématie glorieuse du viveur élégant que tout Paris connaît, et dont les petits journaux entretiennent le public, sous le voile d'un incognito transparent. Pour perfectionner ce rôle, Roger avait déployé, dix années durant, le courage du lion et la persévérance de la fourmi. Mais il était malheureusement dépourvu de l'esprit d'ordre et d'économie qui caractérise cet insecte, et s'il est du suprême bon ton de faire des folies, toute folie se paye cher. Roger avait plus d'une fois côtoyé la ruine, avec d'indicibles terreurs. Ruiné il se sentait perdu. C'était un homme à la mer. A peine se ferait-il un léger bouillonnement autour de sa chute, et ses mérites personnels étaient trop insuffisants pour lui servir de bouée de sauvetage, en le ramenant à la surface. Pour éviter cette pénible extrémité, il avait dépouillé tout préjugé, gardant seulement cette écorce lisse et nette du grand seigneur qui pare ses vices et les habille élégamment. A part cela, toute sentimentalité, tout raisonnement, toute conviction, se rapportaient chez lui à ce mot puissant : l'argent ! puisque l'argent représentait pour lui les seules jouissances qu'il cherchât et qu'il aimât. Quand la jolie petite main de Simone lui avait, en un moment de crise, tendu la perche sous la forme du plus affriolant million, il avait bûni son étoile, et reconnu que la Providence, dont il s'occupait, du reste, assez peu, s'acquittait fidèlement de ses devoirs envers lui. La scène du contrat et la rupture qui s'ensuivit l'affectèrent sans doute ; mais, perdant d'un côté, il s'arrangea pour gagner de l'autre, et se posa, à force d'adresse et de mensonges, en homme irrésistible. Dans sa magnanimité, il eût pardonné à Simone le mal qu'il lui avait fait, quand la nouvelle de son mariage avec le marquis d'Hérigny éclata comme un coup de foudre, et cela, Roger ne le pardonna pas. Son oncle était à lui. C'était sa seule fortune. Sa seule espérance. Il survenait sa vie et attendait sa mort avec des sollicitudes d'héritier aux abois. En épousant cet oncle, en le frustrant de son héritage, elles l'entamaient dans ses œuvres vives, elle le volait, et devant l'avenir de privations et d'obscurité qu'il prévoyait, il se mit à la hair mortellement.

Un événement, assez futile en apparence, vint fortifier cette disposition, et lui donner dans sa mère une alliée solide et plus implacable que lui. Quand la marquise d'Hérigny, devenue par son veuvage une très riche héritière, revint à Paris, Mme d'Assy tint conseil avec son fils. Roger était toujours beau, toujours pauvre, toujours garçon. La mère et le fils avaient bien un peu diffamé la jeune femme, dans la fougue de leur premier courroux, mais c'était vieux déjà, le monde avait pu oublier ; eux, savaient à quoi s'en tenir. Restait aussi cette vérité reconnue que la vie étant faite de déboires, l'important est de choisir sur le nombre les moins durs à supporter ; quand il s'agissait de ses intérêts bien entendus, la grande dame déposait volontiers son orgueil en un lieu sûr, où elle le retrouvait, toujours vivace, aiguë par le jeûne.

Dans cette occasion, elle prit son parti très vite, et se trouva un beau jour au cœur de la place, carrément assise sur un fauteuil, dans le plus grand salon de l'hôtel d'Hérigny. Quand elle s'était présentée, cachant un léger malaise sous son plus grand air, on l'avait reçue sans hésiter. Préservée de toute émotion rétrospective par la plus sincère sécheresse d'âme, elle attendait l'arrivée de Simone, en souriant aux pensées agréables que lui procurait ce premier et facile triomphe, au moment où la porte qui lui faisait face s'ouvrait doucement, et la jeune marquise entra.

Svelte et presque diaphane dans sa longue robe de laine noire sans aucun ornement, le visage pâle et l'œil brillant d'une indignation souveraine, Simone était d'une beauté saisissante. Mme d'Assy, qui s'avancé au-devant d'elle, en fut frappée et s'arrêta, décontenancée, pour la première fois peut-être de sa vie. Sans la regarder d'abord, la jeune veuve s'approcha de la fenêtre entrouverte et respira longuement, ses deux mains sur sa poitrine. Puis se retournant :

—Je vous attendais, madame, dit-elle d'une voix où vibrerait l'ironie ; votre visite était dans l'ordre ; je viole, en la recevant, une promesse sacrée. . . .

L'œil de la comtesse d'Assy se fit interrogateur.

—La promesse que j'ai faite au marquis d'Hérigny, mon mari regretté, de ne jamais laisser profaner cet hôtel qu'il aimait par votre odieuse présence. Si je lui désobéis aujourd'hui, si je m'impose une contrainte. . . affreuse ! c'est que je vous connais ; il ne faut pas que vous puissiez douter ou espérer encore, c'est pourquoi j'ai voulu moi-même vous remettre ceci.

Et d'un geste de dédain suprême, la jeune femme tendit à la comtesse d'Assy d'abord une copie du testament qui la faisait légataire universelle de son mari, ensuite une donation de ces mêmes biens, faite par la marquise aux hospices les plus pauvres de Paris. Simone ne s'était réservée que l'hôtel où elle demeurait.

L'œil humain peut fasciner, mais il ne foudroie pas, c'est pourquoi Mme d'Assy sortit sans répliquer et sans faire de mal à personne ; mais cette blessure brûlante, jointe à la déception des intérêts frustrés, ranima dans l'âme de la mère et du fils un véritable foyer de rancune. Espérer de la grandeur d'âme ou simplement un peu de bonté dans de semblables conditions était bien, on le voit, une véritable chimère.

XV

Richard avait quitté Paris depuis deux ans, et il n'y était jamais revenu par la pensée ou le désir. Il arriva le soir vers sept heures, par un temps sombre et brumeux ; le brouillard des derniers jours avait détrempe le sol des boulevards, en le recouvrant de cette boue noire et gluante qui irrite le pied et rend la marche lourde et embarrassée ; l'atmosphère était saturée de ce même brouillard pénétrant, dans lequel le gaz lui-même brûlait avec peine et sans donner de clarté. Pas de flâneurs dans les rues ; des gens affairés se sauvant, les pardessus remontés jusqu'aux oreilles. Richard se trouva tristement désœuvré ; il n'avait pas de chances de rencontrer le comte

d'Assy à ce moment, et le matin lui semblait plus convenable, à tous égards, pour l'entrevue qu'il désirait.

L'idée lui vint alors qu'il serait sage d'écrire au comte d'Assy, pour lui annoncer sa visite et de s'assurer ainsi contre les ennuis d'une démarche inutile et les anxiétés de l'attente. Cette lettre écrite, un billet laconique dont le semblant d'aménité coûta pourtant un effort pénible au jeune homme, il se trouva arrêté par une difficulté à laquelle, dans la déroute absolue de ses pensées, il n'avait pas songé.

Ayant accompagné plusieurs fois le comte d'Assy chez lui, il eût facilement retrouvé le quartier, la rue et la maison qu'il habitait ; mais donner un nom à cette rue, spécifier cette maison, il en était incapable ; quant à s'en remettre à l'intelligence d'un commissionnaire qui, sur la foi d'un renseignement vague, prendrait la première à droite, la seconde à gauche, et ainsi de suite, il n'y fallait pas songer. Richard se décida à porter lui-même sa lettre au concierge du petit hôtel dont le comte habitait l'entre-sol. Il était dix heures à peine, et la foule circulait au milieu d'un brouillard dont l'intensité augmentait sans cesse.

Trompé par ses souvenirs et par cette vapeur grise qui lui dérobaient tous les objets propres à aider sa mémoire, Richard revenait une troisième fois pour s'orienter devant le magasin très éclairé d'un bijoutier, quand il sentit un bras se passer sous le sien, tandis qu'une voix joyeuse prononçait son nom.

—Richard ! Richard Clarvey ! je ne rêve pas ! c'est bien vous ?

Le jeune homme se trouvait en présence de celui qu'il venait chercher de si loin, et se promenant en aveugle, depuis un quart d'heure, devant la maison objet de sa course.

Roger le poussa amicalement devant lui.

—Nous sommes les maîtres céans, dit-il, pendant que le concierge s'empressa de les éclairer. J'ai le malheur d'être servi par un valet mélomane qui ne daigne brosser mes paletots et se commettre dans mon antichambre qu'à la condition expresse d'avoir chaque semaine sa soirée d'harmonie ; mon Dieu, oui, et il chante faux, cet être ! . . .

Le feu couvrait sous les cendres, le jeune comte y jeta quelques bûches, puis revenant à Richard, avec son aménité banale d'homme du monde :

—Voyons, dit-il, qui vous amène ? l'ennui ? l'intérêt ? l'amour ? aurai-je cette bonne fortune de pouvoir vous être utile à quelque chose ? faites état de moi, cher ami.

Puis le regardant avec plus d'attention.

—Ne deviez-vous pas vous faire ermite, quand vous nous avez abandonnés, il y a deux ans ? Eh bien, très cher—excusez ma franchise—la Thébaidade ne vous réussit pas, vous êtes changé à faire peur.

Le comte d'Assy disait vrai, ces trois jours d'angoisse avaient rendu le jeune homme méconnaissable, et, à cet instant même où il se trouvait remis à l'improviste en face de la réalité, touchant l'instant suprême qui devait détruire ou assurer son bonheur, ses traits se décomposaient, ses lèvres tremblaient, et il se demandait s'il ne ferait pas mieux de fuir en se bouchant les oreilles.

La question de Roger et sa curiosité le remirent en face de la nécessité d'agir. Il se redressa, et promenant son regard sur ce réduit chauffé et éclairé comme le boudoir d'une duchesse frileuse et coquette. . .

—Vous êtes bien logé, dit-il, pour dire quelque chose. Je ne vous connaissais pas ce salon.

—On fait ce qu'on peut, reprit modestement le comte. Le Pactole ne coule pas dans ma bourse, par malheur.

Richard se remonta peu à peu.

—Notre rencontre est heureuse, dit-il, car je n'aurais pas osé venir vous chercher ici. Je vous croyais marié, ou sur le point de l'être, quand je vous ai quitté, il y a deux ans.

—Comment ! fit Roger, en êtes-vous donc resté au premier acte ? Je croyais pourtant. . . puis la chose a fait tant de bruit. . . Au fait, vous étiez déjà parti, sans doute. . . Mon cher, j'ai été presque marié, en effet, à une petite bourgeoise, jolie à ravir, et très riche, très riche. J'étais gêné d'argent, comme à peu près toujours ! L'idée venait de ma mère, une idée déplorable, du reste. Ces mariages mixtes sont ridicules et nous rendent ridicules. Vous ne pouvez prendre cela pour vous, mon cher Richard ; vos talents et votre valeur personnelle vous mettent au-dessus de ces distinctions de caste, et si je me souviens, vous n'y attachiez jadis aucune importance.

—Aucune, en vérité. Eh bien, ce mariage ?

—Voilà, c'est que. . . c'est délicat, mon cher, très délicat. La fillette avait eu pour moi quelques bontés. Entre nous, elle m'adorait, et je ne me croyais pas si irrésistible. Ma mère a des principes solides comme le roc. Elle a jeté feu et flammes. J'ai eu des velléités de résistance ; on a un cœur, que diable ! Mme d'Assy est dure. La petite a fait des scènes, un scandale. Paris s'en est dressé sur la pointe des pieds pendant deux jours entiers pour y voir clair. J'ai de l'aplomb, n'est-ce pas ? Eh je n'osais plus sortir !

Une satisfaction intime rayonnait dans les yeux clairs et faux de Roger à ce glorieux souvenir.

—Miserable ! gronda Richard entre ses dents serrées.

—Vous dites ? reprit le comte, qui allumait à la bougie rose son troisième cigare.

—Je ne dis. . . rien. . . Votre histoire m'intéresse.

—Oui, c'est assez curieux. Mais le plus fort, c'est que la scélérate, furieuse contre moi, s'est fait épouser, tout ce qu'il y a de plus épouser, devant le notaire, le maire et le curé, par mon oncle maternel, un vieil insensé de millionnaire, dont j'étais le seul héritier, et qui a acheté de toute sa fortune la belle jeunesse de sa femme. Elle m'a volé cet héritage. Elle m'a entraîné dans une affaire ridicule. Eh bien, voyez, je m'étais promis de lui rendre œil pour œil et dent pour dent, chose assez facile, car la pauvre enfant prodiguait les preuves de ses. . . caprices ! Mais je nai pas de fiel. J'ai pardonné sans vengeance ; cela me sera compté là-haut. . .

Si vous avez jamais, au ciel ou sur la terre, un sentiment profond, une ardente passion, une adoration vraie, à laquelle vous sacrifieriez sans regret tous vos espoirs dans ce monde et dans l'autre, et que vous voyiez souiller et déchirer sous vos yeux sans pouvoir le défendre l'être que vous aimez ainsi, vous comprendrez ce que souffrit Richard pendant que le comte d'Assy criblait de piqûres empoisonnées la chère image à laquelle il avait donné son cœur pour temple.

—Enfin, dit-il d'une voix qu'il parvint à rendre calme, cette jeune femme, vous l'aimiez, Roger ?

—Oh ! je l'aimais ! Je la trouvais belle, sa constance me flattait. . . elle était fort riche. . . Bref, ma mère a sagement agi en brusquant les choses. Je suis très bon et un peu faible, un peu bête, dans ces matières.

—Et vous n'avez jamais revu la nouvelle marquise—votre tante, par le fait ?

Le comte regarda Clarvey avec défiance. Il n'avait aucune